L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureaux, No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE, 1er JUILLET 1883.

A TRAVERS CHAMPS.

MARKEY & PICARD INSTITUTE.—LOCQUET LEBOT INSTITUTE.—LE QUATOR-ZE JUILLET.—LA FRANCE — WEST END.—LIBERATI.—MILNEBURG.

Vous rencontrerez souvent des professeurs qui, avant d'entrer en classe, passent, pour ainsi dire, au vestiaire, et là se revêtent de je ne sais quel travestissement afin de se donner, le plus possible, l'air repoussant. Ardents à pédantiser sous toutes les formes, les malheureux, dont on trouverait vite le fond, pour peu qu'on grattât, qu'on fouillât, s'imaginent qu'il est bon de paraître devant la jeunesse à l'abri d'une enveloppe qui inquiète celle ci, qui la consterne même. Ils confondent la dignité avec le grotesque; ils croient qu'ils seront mieux respectés parce qu'ils auront pris la pelure de Croquemitaine. On dirait que leur première aspiration est de ressembler à ces gaules, plantées en plein champ ou en plein verger, et sur lesquelles se jette un oripeau quelconque afin qu'elles servent d'épouvantail aux oiseaux. Les maîtres-gaules dont je parle ici ont été, sont, et seront toujours;—ce sont les bêtises de la profession. Pardonnez-leur Dieu bon! car ils ne savent ce qu'ils font. Ils n'ont jamais compris la délicieuse poésie de ces mots tout parfumés de la doctrine du Christ: "*Sinite parvulos venire ad me.*"

Cette manie de grime n'est point pour tenter Mmes Markey et Picard; elles ne croient pas que l'éducation soit l'art d'intimider et de terroriser plus ou moins brutalement. C'est, au contraire, à la conclusion opposée que toutes deux se sont arrêtées.

J'écrivais hier qu'à peine fondé cet "heureux pensionnat avait exercé non ne savons quelle attraction." Eh bien, cette attraction s'explique d'abord précisément par cette douceur qui est le premier trait des deux directrices. Elles connaissent la nature humaine; elles savaient de quels éléments serait formée la clientèle qu'elles solliciteraient; elles n'ignorent pas qu'il est des sévérités aussi stérilisantes que ridicules, et qui ne sont nullement de mise quand on se trouve en face d'une certaine classe.

Elles ont donc, et tout d'abord, procédé par les façons affectueuses, attirantes; et cette méthode, si sage et si saine leur a gagné d'emblée les sympathies des familles et des enfants. Elles poussent cette affection jusqu'à la faiblesse; elles en ont usé comme d'un moyen d'action qui tôt ou tard conquiert; elles ont jugé que la première condition de réussite est l'attachement de l'élève pour le maître. Le chemin du cœur était ainsi trouvé; elles ne devaient plus s'en écarter.

Puis on a vite et promptement aperçu que le fonds littéraire était riche chez ces dames; que non-seulement elles avaient amassé une grande variété de connaissances, mais encore, et c'est là le plus rare et précieux entre tous, qu'elles avaient, à un degré élevé, la faculté de transmissibilité. Et cette preuve faite, la seconde conquête, celle de l'esprit était achevée. La confiance était forcément pleine.

Les deux institutrices, liées par le métier, par l'estime mutuelle, par la vocation de l'enseignement, étaient désormais maîtresses du terrain, et leur domination n'a fait que s'affermir de jour en jour.

Aujourd'hui leur pensionnat jouit d'un renom qui doit singulièrement flatter leur légitime amour-propre. Elles ont gravi d'abun, pas à pas, cette côte roide, rude, épineuse, exténuante du professorat; mais du moins presqu'arrivées au sommet, elles doivent contempler avec joie, avec orgueil la route parcourue; route sur laquelle tant de vaillants ont fléchi, malgré leurs aptitudes et l'énergie dont ils étaient armés pour en venir à bout.

Au terme où les voilà, Mmes Markey et Picard, qui comptent près de 150 élèves, doivent se réjouir et se regarder, en grand groupe heureux, autant qu'elles, de leur succès; elles doivent bénir le sort qui leur a accordé le doux privilège dont je parlais plus haut: savoir se faire aimer. L'enseignement dans ces conditions l'est plein de charmes. C'est une mission qui s'on accomplit au milieu d'épisodes attrayants, sans jamais se heurter aux déconvenances, aux débordes humiliants qui attendent infailliblement les pédagogues attardés auxquels je faisais allusion tout à l'heure, qui chaque jour vont de la dignité, parce qu'ils empruntent des façons d'Ogre et tonitruent sans cesse en criant de la chair fraîche.

Oui Mmes Markey et Picard ont su se faire aimer, elles ont acquis tout ce que nécessite le professorat, elles ont pénétré de la prospérité de l'institution qu'elles ont fondée de leurs seules ressources, à l'époque où toute fondation était bien osée, bien périlleuse.

Un dernier, à parcille époque je fallais connaissance avec cet établissement, et c'était mon plaisir d'inscrire mes impressions, au sortir d'un gentil jardin d'où j'avais suivi l'exécution de tout un programme. Ces impressions, que le lecteur n'oublies, mais dont je me souviens, moi, étaient excellentes; je savais de la véritablement touché de ce que peuvent les efforts et la conviction de la femme même en et court espace de temps. Car j'ai un saint respect pour le travail de la femme; il m'émeut à l'infini.

Douze mois se sont passés, et voilà que nou seulement le pensionnat a avancé sous cette première impulsion, mais qu'une force nouvelle lui a été imprimée, et que ces résultats de l'année scolaire 1882-1883 parlent plus haut encore que ceux de 1881-1882.

Et le public est resté fidèle aux directrices, et d'autres appuis, toujours prévenant du dessus du panier, lui sont acquis. Si bien que le jardin de l'entre saison ne suffisant plus à celle-ci, il a fallu recourir à la Salle Grunewald, et vous savez si vendredi soir cette salle était trop grande pour les spectateurs qui s'y étaient rendus dès la première heure. Couloirs, galerie et balcon, tout était occupé. Il y avait même des braves qui se tenaient debout sur le palier, et qui ont monté cette gar le jusqu'à la dernière seconde.

Le Markey & Picard Institute est composé principalement de jeunes filles, néanmoins il y est adjoint un département primaire pour les petits garçons. On comprend donc que ceux-ci y jouent nécessairement un rôle secondaire. C'est pourquoi dans le programme de vendredi ils avaient été quelque peu rejetés à l'arrière-plan. Si bien que ce soir-là le sexe fort cédant le pas au sexe faible, qui, du reste, en cette occasion, n'a pas eu la moindre faiblesse, et a été parfaitement à la hauteur de sa très sérieuse responsabilité.

Déjà l'*Abeille* a publié les noms des jeunes filles et jeunes garçons qui ont été décorés de médailles; il n'y a donc point à revenir sur ce détail. Seulement qu'il me soit permis d'exprimer ici mon regret. Je voudrais entendre appeler ces lauréats et les voir venir, là en pleine lumière, devant tout un auditoire, sous une averse de fleurs et une symphonie de bravos, sur cette estrade, pour y recevoir la récompense gagnée.

Cette mise en scène du succès à laquelle on est resté fidèle presque partout en Europe, a sa raison d'être. Elle est inspiratrice, j'en suis convaincu, et élève aussi couronné devant tous, et parmi tous, puisque les applaudissements en font la consécration de sa royauté d'un jour, élève ressent doublement son bonheur, et en procure surtout aux siens, à cette mère, à ce père justement fiers du triomphe de l'enfant; qui voudraient l'entendre proclamer longtemps et partout, et renouvellerait volontiers la faiblesse, si essentiellement humaine du berger de la fable:

"C'est moi qui suis l'heureux, berger de ce troupeau."

Je suis, pour ma part, fort en faveur de l'éclat donné aux distributions de prix. J'estime que ces hommages rendus publiquement aux enfants sont une invitation intéressante, créatrice, au travail, aux efforts redoublés. Une année d'études âpres, austères, entre les quatre murs du pensionnat, vaut bien cette fête.

Le programme de cette année a encore trouvé—sous le double rapport littéraire et musical—des interprètes qui, en général, ont causé une vive satisfaction. Et quel témoignage plus éloquent que celui-ci, en terminera à jet? La séance a duré plus de trois heures, et cependant, malgré une température extrêmement favorable à l'étouffe, nul n'a bronché, nul n'a déserté son poste; tous ont voulu voir jusqu'au bout la fin de la petite armée d'héroïnes, instruite par Mmes Markey et Picard.

Je viens d'écrire que les interprètes, en général, ont causé grand contentement à l'auditoire; je dois aller plus loin dans l'éloge.

J'ai remarqué dans *Une place à la Cour*, petite comédie, gaie boutade française, une jeune fille, Mlle A. Tricou, je crois, brunette à l'air intelligent, pétillant d'esprit, dont les qualités sont nombreuses et ont les pris. Beaucoup d'aisance, beaucoup d'allure, de la physionomie et pas accompagner le mot qu'elle lance souvent avec verve, et à travers de vrais éclats de rire, effet toujours malaisé à obtenir en scène. Vous y rencontrez fréquemment de ces faux rires qui sont d'un triste lamentable.

Celui de Mlle Tricou (est-ce bien là le nom?) est franc et contagieux, si on me permet le mot. On est emporté par ce rire, on rit avec elle. A côté d'elle, citons Mlles B. Zarza, O. Roos, M. Lewis, A. et Z. Dunbar, B. Cambre, C. Torrogoesa, M. Barr, A. Carrière. A Lion; chacune d'elles a contribué à l'ensemble du tableau.

Mais, je me hâte de le constater, c'est surtout dans les scènes du *Siège de Valencia* que les surprises étaient réservées aux auditeurs.

Ces scènes coupées et très-heureusement choisies ont été traduites avec un ensemble qu'on rencontre rarement, même chez les amateurs les plus expérimentés, les plus faits aux luttes de la rampe. Mais l'une de ces jeunes filles, s'est certainement mise en sous-lieu tout à fait hors de pair; je veux dire celle qui remplissait le rôle d'Elmina, Mlle A. Lion.

Avez-vous suivi ce visage sur lequel se réflétaient les émotions du personnage; avez-vous remarqué ce jet, cette flamme du regard? Tout sur ce masque prenait la teinte du caractère dépeint par l'auteur.

Mais je ne m'en tiendrai pas à cette seule expression des traits, d'une vérité très frappante, je rappellerai aussi l'accent de la jeune fille, l'éclat, la fièvre de ses apostrophes, la vigueur avec laquelle elle laisse éclater ses haines, ses colères et ses dédaigneuses. Tout cela était dit dans le sentiment de la situation, dit juste, pour parler langue de théâtre; tout cela causait une véritable émotion aux spectateurs.

J'ajoute que chez Mlle Lion le geste est aussi très facile, naturel, jamais guindé, et ce qui est plus rare chez un amateur, il reste sobre. Sobre aussi la diction; on n'est plus là de la déclamation apprise et servilement redite; non c'est du débit sans emphase, bien senti; c'est l'effet d'aptitudes natives. Mes compliments à cette jeune élève qui par sa propre valeur, s'est fait dans le *Siège de Valencia* une part de lion. Allons bon! voilà que je détonne dans le calembourg.

De très appréciables qualités aussi chez Mlles E. Gallot et S. Adier. En elles également j'ai noté de l'aisance, de l'expression dans l'accent et dans les traits.

Les autres personnages du drame, Mlles L. Dunbar, D. Lessassier, C. Bosch, H. Miller, E. Meyers ont été très soigneuses de leurs rôles et méritent une mention honorable.

La mise en scène de ces trois actes avait été évidemment l'objet d'une attention minutieuse et experte; les costumes en étaient frais, coquets, riches même. Bref, tout s'était réuni pour servir au succès du *Siège de Valencia*, pour l'assurer; tout, sauf ce diable d'électricien, qui n'a électrisé personne, et dont les intermittences, les éclipses ou les raptus de lumières désordonnés ont partiellement compromis l'effet de tableaux très artistement groupés. C'est ainsi que souvent les petits remplissent leur tâche plus intelligemment que les grands.

J'aurais bien des détails à vous donner encore sur cette fête, mais le temps et l'espace me pressent. Après avoir rappelé *La Laitière et le Pot au Lait* si gentiment babillé par des petites filles de 20 à 25 pouces, *L'Arche de Noé*, par de pimpants moucher, la Charade Musicale, mise en action d'une façon très vivante par jeunes filles et jeunes gens, traversée à ravir en oiseaux de tout plumage, tantôt les ailes, et en fées, au milieu desquelles souriait d'un infatigable sourire un bijou de petite fille, avec des poses, des inflexions de femme et de femme très coquette même, après avoir félicité Mlle M. Lewis pour son *Salutatory* et Mlle C. Bloch pour sa récitation en allemand, Mlles N. Bougère, B. Cambre, C. Serre et N. Clarke pour leur interprétation de *"Return of the Brave"* après avoir enfin rappelé l'intérêt prêté à la partie musicale par Mlles Louise Dunbar, L. Poppino, L. Triconi, A. Lanaze, M. Bier, Laure Viavant, A. Dunbar, Z. Dunbar, B. Zarza, E. Garcia, N. Clark, B. Cambre, M. Barr, C. Bloch, F. Adier, C. Serré et tout le chœur, il me reste à remercier Mmes Markey et Picard du nouveau plaisir qu'elles m'ont procuré, et à leur dire combien je suis heureux de constater que leur caractère et leur mérite sont appréciés à leur haute valeur; que le cercle d'élèves affectueux qui viennent à elles se fait de plus en plus nombreux, et qu'il reste toujours distingué, car la distinction est certainement l'un des traits dominants de ce pensionnat. Un personnel ainsi composé est deux fois heureux.

Au moment où j'allais quitter, vendredi, le Grunewald Hall, mes yeux tombèrent sur le monogramme du Locquet-Lebot y institué qui se balançait encore au-dessus de l'estrade. Ce monogramme m'avait rappelé—en supposant que, par impossible, j'eusse pu l'oublier—que je me proposais de repasser de trois jeunes filles, entendues par moi jeudi soir, au cours de l'Exhibition de ce Pensionnat si remarquable aussi: Mlles J. Faure, J. Pitot, L. Moore. Toutes trois sont élèves de Mme James Nott, et on le devine vite en les écoutant. Déjà on découvre en elles comme un reflet de la maîtresse si supérieure, et même elles poussent si loin l'esprit d'imitation que, l'autre soir, comme celles-ci, elles se faisaient rappeler et bisser par le public.

On ne peut décidément rien faire devant les enfants. Ce n'est pas moi, d'ailleurs, qui reprocherai à ces jeunes filles de chercher à reproduire leur professeur en elles.

Mlles Faure, Pitot et Moore possèdent des voix de soprano, qui tendent au mezzo, voix étoffées, généreuses, sympathiques, et dont l'une, celle de Mlle Faure, a déjà reçu une excellente éducation.

Elle a dit et chanté dans un sentiment juste et touchant la plainte de MIGNON: "*Connais-tu le pays où fleurit l'orange?*" Elle en a très délicatement nuancé plusieurs phrases; elle a bien fait comprendre les larmes qui sont dans cette toute poétique prose d'Ambroise Thomas; mais je voudrais plus de vague, plus d'abandon, plus d'accent éteint dans la dernière phrase, dans la cadence, une douce inspiration qui va jusqu'à l'âme: *C'est-là!* Un souffle, presque rien; un son perdu comme le pays que cherchent l'oiseau et la pensée de Mignon, et qui est là bas, loin, loin derrière les brumes de l'horizon. C'EST LA!

Je ne sais si Mme James Nott sera de mon avis; je le voudrais, car j'ai une foi entière en ce goût qui s'affirme sous toutes les formes, soit qu'elle dise *Le rêve du prisonnier* et sa mélancolie, soit qu'elle coquette avec la coquette musique du *Carillonneur de Bruges*, soit qu'elle fasse de la dentelle vocale dans l'ariette de *Mireille*, ou qu'elle se livre au sentiment et à la finesse d'intentions de *Coming through the rye*, soit enfin que, grâce à sa bouche si variée et si délicate, elle ajoute encore de l'esprit à celui de *La Cigale et la Fourmi*.

—Le Comité des Trente, chargé des dispositions de la fête du 14 Juillet, mènera à bien son œuvre. Il est formé de membres actifs qui savent comment se prépare une telle célébration, et dont la tâche sera facilitée par la façon large et empressée dont les souscriptions de toutes nationalités répondent à leur appel. Leurs efforts seront d'autant plus intenses cette fois que nous sommes seulement ils vont se grouper autour du drapeau vénéré de la patrie, mais qu'ils destinent le produit de leur fête à un refuge de souffrances et de misères, l'Hôpital de Charité, institution de la Nouvelle-Orléans, dont les portes s'ouvrent à tous, dont les soins ne demandent à personne de quel pays il vient, et parlent à tous la langue universelle, la langue du cœur.

J'ai déjà eu l'occasion de vous entretenir de cette libéralité de la colonie française, de ce nouveau gage d'attachement pratique donné au pays qu'un océan sépare géographiquement de la France, mais qui y tient par des liens que rien ne saurait rompre. C'est d'abord à la Louisiane qu'aboutit le trait-d'union qui joint la France aux Etats-Unis. J'appelle de tout cœur la réussite complète, grandiose de la célébration qui s'apprête. Je ne me préoccupe point, pour ma part, du côté politique de cette manifestation toujours imposante; je n'y veux voir et je n'y vois que la fête d'un pays que j'aime et que j'admire. Je salue dans cet anniversaire la France elle-même, la nation lumière, et si je ne me trompe, tel est aussi le sens que prétend lui donner le comité chargé de l'organiser.

Et il est bien, à cette heure surtout, que tous les débats politiques, que toutes les rancunes, toutes les haines de parti se taisent. C'est la France, dont toutes les blessures ne sont pas toutes fermées, c'est la France qui va passer; faites donc la haie et saluez, vous tous qui y êtes nés, vous tous qui la chérissez. Demain vous reprendrez, si vous le voulez ainsi, vos discussions les plus amères, les plus violentes; demain, partisans de tous groupes, vous croiserez le fer, mais aujourd'hui vous serez unis dans une commune pensée, celle de rendre un pieux hommage, un hommage sonore, qui traversa les mers, à cette fière et radieuse blessée sur laquelle s'acharnaient naguère les insultaires.

Pauvre grand pays, dont on voudrait condamner la générosité et la gloire, ayez plus cruelles expiations! On t'a accusée, ô France! de ne songer qu'aux conquêtes de territoire, de vouloir promener tes trois couleurs qu'entre la double haie de nations subjuguées. Et cependant somblent de fois n'as tu pas jeté le cri d'alarme qui devait rappeler au respect des libertés, au respect des peuples, ceux qui l'oubliaient.

Combien de fois as tu tiré l'épée pour défendre, jusqu'au risque de ta propre grandeur, le principe des nationalités!

Si tu cèdes souvent aux tentations du prestige militaire—si le vieille nature ganloise tressaillit, bondit parfois au cliquetis des armures, à l'éclair des épées, au tonnerre de l'artillerie, ne t'en fais pas faite mille fois la missionnaire du droit et de l'indépendance des peuples? Mais tu le sais aussi, le martyre atteint souvent le missionnaire, et une fois de plus tu as eu ton martyre. A peine te relèvestu des coups qui t'avaient fait cruellement saigner, mais n'avaient pu te terrasser, à peine ta parole résonne-t-elle entendre pour revendiquer ce qui t'appartient, que de toutes parts les ennemis se massent, et te disent bien osée de prétendre régler seule tes affaires.

Ils sont là je ne sais combien qui voudraient unir leurs forces contre ce qu'ils appellent ta faiblesse, faiblesse qui les inquiète fort cependant, et ils complotent des alliances, et ils tendent des embûches. Et estimant que tu n'es pas encore prête à tes gigantesques luttes d'autrefois, ils tentent de faire sortir la guerre de ton début. Et l'Angleterre elle-même, l'Angleterre qui vise au monopole colonial, qui s'installe partout, l'Angleterre ne voudrait pas que tu t'installasses même chez toi. Elle qui a fait cette de possession sur tous les points de la planète, joue la comédie de l'indignation, crie au mépris des droits lorsque, tu rappelles Tu-Duc au respect des traités.

Laisse les dire et conspirer, et sans provocation comme sans faiblesse, fais ce que dois, demeure là où tu es quand c'est le bon droit qui t'y a conduite. Rappelle-toi le mot antique d'un de tes glorieux soldats: "J'y suis, j'y reste."

Sois toujours le puissant cerveau où s'élaborent tant de si grandes choses; et en attendant qu'on te contraigne encore à tirer le glaive—et Dieu écarte cette éventualité!—demeure fidèle à tes amours, à ton culte, à tes autels. Sois la France des lettres, sois la France des arts, la France du progrès. Qui a tempé, a vie; et tu es jeune encore, noble, grande et douce terre!

Ecoute dans le calme, dans l'impassibilité de ta force, ceux qui, Basiles de la paix, t'entraîneraient vo'ontiers en une lutte de trois ou quatre contre un. Encore une fois laisse les dire; à cette heure pétrilleuse contente toi de ton passé, des apothéoses de gloire qui y flamboient; demeure implacablement dans ta sérénité et pardonne.....

L'histoire aura jeger cette attitude et la politique haineuse qui veut la troubler, se croyant encore à temps pour l'achever.

Trop tard! Et d'ailleurs tue-t-on ainsi une nation?

La célébration du 14 juillet—fête actuelle de cette nation—let et partout, dira à tous et elle est près de passer de vie à trépas.

—L'ovation faite à Liberati, hier au West End, a été enthousiaste, complète; orchestre et public y ont pris part; pour un peu celui-ci aurait envahi le Pavillon de celui là.

C'est un ami, un confrère, M. Edwin L. Jewell, du *States*, qui avait été chargé par M. B. G. Conn, le célèbre fabricant, forcément absent, d'offrir, en son nom, à l'artiste, le fameux cornet, évalué à $6000.

Un *Jewell* présentant un instrument d'or massif, ornementé de pierreries et de diamants, pouvait on rencontrer mieux?

M. Jewell s'est acquitté de sa mission en termes excellents, ceux que devait trouver un homme comme lui, au goût artistique, raffiné. Il a félicité la Nouvelle-Orléans d'avoir été choisie comme lieu de la consécration d'un beau talent. Puis, après un très chaud éloge de l'éminent instrumentiste, il lui a remis le splendide cornet, comme "un cadeau royal à un talent impérial."

Liberati, que l'émotion hantait, a cette dernière seule fois manqué de la première, a adressé quelques mots de remerciment à l'orateur; puis, renonçant à l'éloquence parlée, il a voulu en avoir une à sa façon, la bonne aussi. Embouchant donc le piston tout constellé, il a joué délicieusement une délicieuse mélodie de Thomas: *Happy in thy dreams!* La ont éclaté de nouveau, et plus longs encore, les bravos qui avaient précédemment salué l'Air (7) de de Bénot dont il avait merveilleusement exécuté le redoutable andante.

Toute son âme a vibré dans ces deux morceaux: les deux seuls que j'aie pu entendre. L'émotion était partout.

Liberati est Romain; et, en vérité, quand on l'écoute, tous les membres de son auditoire deviennent ses compagnons de route, et se prennent à croire qu'il n'y a que de l'art, il ne recourt jamais au charlatanisme, jamais il ne triche au jeu comme un *grec*.

Cette soirée marquera dans son existence, et plus d'une fois, je m'en suis, en quand il fera chanter ce merveilleux cornet, sa pensée s'enroulera vers cette Nouvelle-Orléans qui lui a fait si grand accueil et qui, elle aussi, va se souvenir et le regretter. Pour moi je lui envoie comme adieu le titre même de la page si poétiquement interprétée hier: *Happy in thy dreams!*

Ce soir inauguration du théâtre du West End avec *La Mascotte*. On nous annonce entr'autres une Bettina et un Laurent destinés à devenir les favoris du public. Qu'il en soit ainsi.

Le petit village de Milneburg que beaucoup aiment tant à revoir, tandis que d'autres sont si ingrats à son endroit; ne sont pas attablés, dès cet banquet tout de générations, alors que les nails flonflons, démodés présentement, naissaient des goulots et des verres, et remplaçaient si avantageusement ces harangues prétentieuses, insipides, anti-digestives dont on nous intimidait si cruellement autrefois. Et à la fin d'un repas, Milneburg veut aussi être dans le mouvement, comme on dit.

Déjà deux de ses habitants, hommes d'activité et d'entreprise, ont fait à la corporation de la Nouvelle-Orléans une proposition libérale, avantageuse pour tous, qui nous revaudrait cette jolie route, maintenant défoncée, changée en fondrière, et par laquelle voitures et chevaux de selle conduisaient chez Boudro, chez Miguel, chez Trisconi, à l'Hôtel Washington, les dineurs et les soupeurs qui ne voulaient point être aux ordres du chemin de fer.

Ce serait là une amélioration précieuse pour le petit bourg, qui renaîtrait complètement, si un tronçon de voie ferrée le reliait au Port Espagnol et à West End.

On parle même—mais je ne suis pas encore bien convaincu que cela soit sérieux—d'un théâtre—ce qui nous ferait trois, exactement comme si nous étions en plein hiver. De la besogne pour les critiques.

Les spectacles s'y ouvrent, d'ailleurs, aujourd'hui même—seulement à ciel ouvert. C'est le capitaine Jno Williams qui y débute dans une pièce nautique.

Je ne sais trop, en vérité, ce que j'ai vu sur terre; mais ce qu'il y a de certain c'est qu'il est sur l'eau absolument comme sur son plancher, et plus à son aise encore.

Je dénais hier dans quelques lignes qui lui étaient consacrées que s'il n'y prenait garde, les écailles lui pousseraient un jour ou l'autre. Un ami qui a le privilège anacréontique de le voir dans l'intimité, me conte qu'il a découvert, en effet, un commencement d'écaille sur la surface du capitaine; il a même aperçu aux omoplates comme une naissance de nageoires.

Ignore qu'il en soit, allez le voir; c'est le premier virtuose de la natation des siècles passés et du siècle présent. Et je souhaite que cette fête de jour, et de nuit aussi, entendez bien—soit le prélude de la renaissance de ce village des gourmets, vraiment digne de s'appeler Brillat Savarin-ville.

L PLACIDE CANONGE.

L'archevêque Wood, de Philadelphie, passait pour un remarquable financier. Il administrait des propriétés valant plus de $12,000,000, et pas une n'est grevée d'un sou de dette.

Toutes les institutions de charité, tous les collèges qu'il a fondés sont libres de toute obligation financière. Quand il a pris la direction du diocèse, les affaires matérielles y étaient dans un état alarmant. Il y a immédiatement rétabli l'ordre. Il faut dire que l'archevêque a, dans sa jeunesse, travaillé dans les banques.

Un jour, une panique se déclara dans une banque d'épargne où un grand nombre de catholiques avaient placé leurs épargnes. La banque ne pouvait faire face à toutes les demandes d'argent dont elle était accablée. L'archevêque vint à son secours; il lui fournit les fonds dont elle avait besoin, elle fut sauvée de la faillite. Immédiatement après, tout le monde voulut faire ses dépôts dans le diocèse. L'excellent archevêque se chargea du placement de tous ces fonds.

C'était pendant la guerre; les bons des Etats-Unis étaient activement demandés. Il fit faire à ceux qui lui témoignaient sa confiance d'excellents placements dans ces bons; il dirigea l'emploi de leur argent; beaucoup sont devenus riches depuis lors, grâce à lui.

Quand l'archevêque Purcell, de Cincinnati, se trouva incapable de face aux dettes dont il était accablé, l'archevêque Wood écrivit à ses déposants de tirer sur lui pour le montant qui leur était dû.

Voici les différents avantages des plantations d'arbres sur les fermes: 1° Elles y servent d'ornement; 2° elles invitent les oiseaux à venir s'y établir; 3° elles donnent un rapport à des terres qui ne sont pas cultivées; 4° elles purifient l'air, en absorbant les mauvaises exhalaisons des animaux; 5° elles modifient la température, en arrêtant du vent; 6° elles servent d'abri, d'ombre aux bestiaux; 7° elles fournissent des perches, du bois de charpente, du bois de chauffage.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Température du 30 juin 1883

Thermomètre de C. DUMESNIL, Opticien.

	Fahrenheit.	Centigrade
6 heures du matin	72	22
Midi	84	29
3 P. M.	86	30
6 P. M.	82	28

Samedi, 30 juin 1883, 3 p m

Température (Fahrenheit) dans les villes suivantes:

Atlanta	86	Louisville, Ky	84
Augusta, Ga	91	Memphis, Tenn	89
Galveston, Tex	—	Mobile, Ala	91
Cairo, Ill	89	Montgomery, Ala	90
Chattanooga, Tenn	89	Nashville, Tenn	89
Cincinnati, O	81	New Orleans, La	85
Davenport, Iowa	81	Omaha, Neb	91
Dubuque, Iowa	84	Pittsburgh, Pa	82
Galveston, Texas	85	Savannah, Ga	91
Indianola	—	Shreveport, La	84
Keokuk, Iowa	82	St-Louis, Mo	85
Key West, Fla	—	St-Paul, Minn	80
La Crosse, Wis	84	Vicksburg, Miss	91
Leavenworth, Kas	90	Yankton, D. T	92

Hauteur des eaux au dessus de l'étiage (eaux se plus basses).

Augusta	6.06	Nashville, Tenn	6.11
Cairo, Ill	39.00	New Orleans*	2.08
Cincinnati, O	15.05	Omaha, Neb	18.09
Davenport, I	7.10	Pittsburgh, Pa	8.11
Keokuk, Iowa	10.0	Shreveport, La	13.00
La Crosse, Wis	6.11	St-Louis, Mo	32.07
Leavenworth, K	20.03	St-Paul, Minn	5.07
Louisville, Ky	7.10	Vicksburg, Miss	20.07
Memphis, Tenn	31.02	Yankton	0.01

*En dessous du niveau des hautes eaux de 1874 et 1882

MARIAGES, NAISSANCES ET DÉCES.

Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.

John E. Stumpf à Mlle Frances L. Schafer. Oscar le Mammelli à Mlle Maria Anna Oterl. John Harmon à Mlle Fanny Guth. Paul Jonas à Mlle Clémentine Boray.

Naissances.

Mme Jacob Kauffman, un garçon 29 mai. Mme James Newell un garçon, 10 juin. Mme Robert E. Harrios un garçon, 27 juin. Mme August Fan un garçon, 28 juin. Mme Joseph Blanchard, une fille, 17 juin.

Décès.

Mme Julian Vallée, 35 ans, rue Delery. Annie A. Schell, 1 an, rue Roman, près Marigny.

Henry Thompson Jr, 3 semaines, No 239 rue Lafayette.

Amelia Kaiser, 2 ans, No 22 rue Hitliéne.

Antonio Maraciob, 20 mois, No 179 rue Orleans.

Léon Chabert, 46 ans, No 213 rue Delachaise.

Edward N. Stringer, 70 ans, No 552 rue Fulton.

Mme Caroline Faurie, 86 ans, No 200 rue Annunciation.

Wm. A. Cartwright, 6 jours, No 531 rue Fulton.

Gottlieb Wehlfarth, 27 ans, No 52 rue Pleasant.

Fannie M. Carter, 7 jours, No 57 rue Annunciation.

John Daniel, 7 ans, No 2 rue Félicity.

George Scott, 2 ans, No 392 rue St Claude.

Rita M Romeo, 14 mois, coin St-Philippe et Robertson.

Mary Morse, 62 ans, rue Robertson, près Laharpe.

Charles Frohock, 26 ans, coin Zimple et Hillary.

Annie Baker, 35 ans, No 177 rue S. Liberty.

Voyageurs arrivés.

CITY HOTEL.

James Edgecomb, Rich M Ware, K T Gurgs, Thomas Grayson, Ocean Springs, Ala; H W Beers, Mile Beers Ala; W S Scott, McKinney, Texas; John Butler, N Y; J M Hall, Columbus, O; D J Burrell, Chicago; W Kern, La; J.J Smith, Blacks & Whites; J L Dautzel, Mont Eden, Miss; J W Barber, Miss; H C Rouper, La; W Jas McLane, Jackson, La; Mile C Fonda, N O; J P Rencan Mobile; Chas Hopins, La; H I Sayre, L P Rodgers, W A Robinson, W G Jackson, P P C Cox, C S Hackett, Cisburn, Texas; R S Francis, Boston, Mass.

La tentative de meurtre à la Baie St-Louis.

AVEUX DE ROBERT GASIMER.

Le nègre Casimer, prévenu de tentative de meurtre sur la personne de M. Planchet, à la Baie St-Louis, et arrêté à la Nile-Orléans, a été ramené vendredi soir dans la première de ces localités, sous la garde du détective K. Kaufman. A toute la nombreuse était réunie à la gare, et l'effervescence était telle à l'arrivée du train que la terrible loi de Lynch eut été infailliblement appliquée au prisonnier, si un certain nombre de citoyens paisibles n'étaient intervenus activement et n'eussent réussi à calmer les esprits.

Conduit devant le maire Keller, le prévenu a fait les aveux les plus complets, et s'est reconnu l'auteur de la tentative d'assassinat à laquelle succombera peut-être sa malheureuse victime. Il était arrivé à la Baie le 28 au soir, venant de la Nile-Orléans, et était allé se promener sur le rivage près de Rosedale cottage, quand il distingua à une petite distance M. Planchet, qu'il connaissait bien, et qui se rendait chez lui. Une idée diabolique lui traversa le cerveau. "Si, pratiquant des tête-bêche, je l'assommais, se dit-il; il a certainement de l'argent sur sa personne." Il regarda autour de lui et aperçut un morceau de bois fort lourd se terminant par un nœud formant comme une tête. Il le saisit et en asséna un coup furieux à M. Planchet qui l'avait déjà devancé de quelques pas.

Atteint à la tête, ce dernier s'affaissa et perdit connaissance. Casimer s'empressa de le dépouiller, puis s'enfuit avec deux portefeuilles contenant des billets de banque qu'il avait trouvés dans les poches de sa victime.

Le lendemain matin, il prenait le train à Bimanville et était arrêté, comme nous l'avons déjà dit, par M. Shropshire et le détective Kaufman.

Casimer a déclaré aussi que le nègre Auguste Gillem, qu'il avait d'abord signalé comme l'auteur de l'attentat, était innocent, et qu'il ne l'avait dénoncé que parce qu'il lui en voulait. Auguste, qui d'ailleurs a pu prouvé un alibi, a été immédiatement relaxé.

Casimer avait-il des complices? Il semble se reconnaître l'unique auteur de l'attentat, mais on assure que M. Planchet, dont l'état est toujours extrêmement grave, aurait déclaré au moment de la lucidité qu'il était accompagné par deux ou trois nègres.

Cour criminelle de district.—A la section A, (juge Roman) George Washington, accusé de vol, Charles J. Wood, prévenu d'obtention d'argent sous de faux prétextes, ont déclarés innocents.

George Washington, couleur, convaincu de vol, a été condamné à deux ans de travaux forcés.

Emile Talon, convaincu d'avoir mis le feu à l'église St-George, a été condamné à quinze ans de travaux forcés.

Thomas Martin convaincu d'avoir blessé un mulet, a été condamné à trois mois de prisons.

La magistrat a repoussé la demande de nouvelle audition de cause au nom de David Doyle, convaincu d'avoir blessé Edward Johnson, o.

Martin Murphy convaincu d'avoir assailli John Baldwin, a été condamné à deux ans de prison de paroisse et à $500 d'amende. A défaut de paiement de l'amende, il passera six mois de plus à la même institution.

Cour du recorder Ford.—Henri O'Neil et Frank Custer ou Slippery, accusés d'attaque à main armée sur Thomas J. Griffen, dans l'intention de le tuer; Caroline Harper, prévenue d'insultes—ont dû fournir un cautionnement de $250 en attendant l'interrogatoire.

Millie Bennett, Jennie Whitlock, Albert John et Lena Lambert, convaincus de bataille et de bris de paix, Patrick Léonard, de tapage—ont été condamnés à $10 d'amende ou 20 jours de geôle de police.

John Mooquet, prévenu de vol, a fourni un cautionnement de $500 en attendant l'instruction préliminaire.

C. Caruso, convaincu d'avoir exposé au marché Trémé, pour y être vendu, du poisson gâté, a été condamné à $10 d'amende ou vingt jours de geôle de police. Il a payé l'amende.

Cour du recorder Davey.—Isidore McQuem a été envoyé à la cour criminelle de district, pour port d'armes cachées. Cautionnement de $250.

Marie Powers, convaincue de n'avoir aucun moyen d'existence, a été condamnée à $10 d'amende ou vingt jours de geôle de police.

Ed McCabe et J. L. Bradford, prévenus de voies de fait, ont dû donner un cautionnement de $250 en attendant l'interrogatoire.

Excursion.—Réjouissez-vous excursionnistes! Il vous sera permis d'aller boire à pleins poumons la brise sur les bords de lac, le 4 juillet prochain. Avec sa libéralité habituelle, la compagnie du chemin de fer "Louisville & Nashville" promet pour mercredi prochain une excursion aux villes de bains, aux personnes sans occupation ce jour férié. Pour la modique somme d'un dollar, on pourra se rendre dans un de ces lieux de plaisance entre la Nouvelle-Orléans et Ocean Springs, et y demeurer depuis le 3 juillet jusqu'au 5. Voir plus loin, dans cette feuille, un avis à ce sujet.

Société de Bienfaisance des Commis.—Nos remerciements sont dûs à cette Société pour la gracieuseté dont nous en sommes l'objet de sa part, en nous faisant tenir des invitations pour le bal qui doit clôre sa fête champêtre mercredi prochain.

Voici, jusqu'à présent, les cautions acceptées:

S. H. Kennedy	$50.000
Truet T. Howard	50.000
Albert Baldwin